

Francesco Tonucci

collection eupalinos
série architecture et urbanisme

La ville des enfants

Pour une [r]évolution urbaine

Traduit de l'italien par Caroline Michel

Préface de Thierry Paquot

Parenthèses

Préface

Les enfants d'abord !

par Thierry Paquot

Quelle satisfaction et quel plaisir que de présenter cet ouvrage pionnier au public français qui tarde encore à s'intéresser aux enfants et à leurs territoires, réels et virtuels, géographiques et imaginaires !

Les enfants, et les adolescents, sont incontestablement les grands oubliés de l'urbanisme et de l'architecture. La Déclaration des droits de l'enfant a pourtant été adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies en 1959 et la Convention internationale des droits de l'enfant ratifiée à New York par les représentants de 195 États en 1989 : c'est dire si les enfants et adolescents sont « officiellement » reconnus comme des *citoyens à part entière* dès leur naissance — et, qu'à ce titre, ils jouissent de *droits*, comme celui de ne pas faire la guerre et de ne pas la subir, d'avoir un refuge et d'être secouru, de jouer et d'avoir des loisirs, de s'exprimer en toute liberté et de penser ce qu'ils veulent... Nous savons tous que les adultes ignorent bien souvent ces droits et imposent aux enfants des décisions auxquelles ils n'ont aucunement pris part. L'article 3 de la Convention stipule ainsi que « l'intérêt de l'enfant doit toujours être considéré comme supérieur », or, il suffit de marcher dans n'importe quelle rue de n'importe quelle ville du monde pour constater que l'automobile (et l'automobiliste) l'emporte sur l'enfant, que le système routier privilégie la voiture, lui réserve les meilleurs emplacements et lui accorde toujours la priorité...

COLLECTION PUBLIÉE
AVEC LE CONCOURS FINANCIER DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR.

COPYRIGHT © 2019, ÉDITIONS PARENTHÈSES.
www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-682-3 / ISSN 1279-7650

Les innombrables ouvrages qui s'intéressent aux enfants se cantonnent bien souvent à la vie de famille ou à l'école : ce sont des recherches en sociologie ou en sciences de l'éducation qui étudient les conséquences du divorce sur le comportement des enfants, l'impact du cellulaire sur l'attention de l'enfant et son sommeil, le partage des tâches ménagères entre filles et garçons, qui comparent la scolarité classique à la scolarité alternative issue d'une pédagogie dite « nouvelle » bien que centenaire (Dewey, Geddes, Montessori, Decroly, Freinet, Steiner...), qui examinent les parcours scolaires des enfants selon la « catégorie socio-professionnelle » de leurs parents, tentent d'expliquer pourquoi les filles redoublent moins fréquemment que les garçons ou s'intéressent aux stéréotypes véhiculés par les manuels scolaires... Rares en revanche sont les études qui se préoccupent du « cadre de vie » des enfants.

Au contraire, le livre de Francesco Tonucci nous sort de la famille et de l'école, et embrasse les différents territoires que tout enfant connaît ou peut découvrir, à commencer par les rues qu'il emprunte pour se rendre à ses diverses activités. L'urbanisation étant dorénavant généralisée, le « cadre de vie » des enfants est urbain, qu'ils résident dans un village-dortoir, un grand ensemble de banlieue, un lotissement pavillonnaire, une petite ville ou une métropole, c'est là qu'ils prennent la mesure de leur corps, qu'ils exercent leurs cinq sens, qu'ils rencontrent d'autres enfants, qu'ils s'initient à la nature « urbanisée » et parcourent leur « territoire », sans le contrôle d'un adulte, tout seuls ou entre copains. Tout enfant apprend de lui-même. Il n'apprend vraiment que ce qu'il éprouve. En cela, l'épreuve de la ville s'avère une « école » ouverte, variée, exceptionnelle, mais trop peu sollicitée ; on lui préfère une école repliée sur sa cour de récréation toute minérale, où les enfants apprennent par cœur ce que leurs « maîtres » jugent indispensable pour devenir adulte, alors qu'on devrait faire en sorte qu'ils puissent s'affirmer comme des personnes en train de grandir et de se transformer...

Francesco Tonucci est né à Fano, au bord de l'Adriatique au sud de San Marin, en 1940. Il étudie la pédagogie à l'Université catholique du Sacré-Cœur de Milan, débute en 1963 une carrière d'enseignant, puis devient chercheur en psychologie à l'équivalent italien du



Aire de jeu par le Group Ludic, rue de Boucry, à l'époque de « l'imagination au pouvoir », Paris, 1969.

CNRS — au sein duquel il présidera le Département de psychopédagogie —, et assume la responsabilité du programme d'éducation à l'environnement. En 1991, il met sur pied, dans sa ville natale, le projet de « Ville des enfants », puis collabore à « l'Atelier des petits » de la Cité des sciences de Naples et au musée des Enfants de Rome. Également dessinateur, Francesco Tonucci introduit, sous le nom de Frato, la dimension artistique dans le travail des enfants et dans sa façon de raconter ses expériences pédagogiques. Très tôt il marque ses désaccords avec le système scolaire dominant et rompt avec ses sacro-saints présupposés. Ainsi, par exemple, il n'adhère pas au principe qui veut que l'écolier soit un contenant dans lequel l'enseignant verse un contenu ! Pas plus qu'il ne croit à la transmission d'expériences de l'adulte à l'enfant ou à l'emploi du temps « plein » qui ne laisse aucun répit à l'enfant toujours sur la défensive, la peur au ventre de mal faire et d'être jugé aux moindres fait et geste. En 1996, paraît *La Città dei bambini, un Modo nuovo di pensare la città* que vous avez entre les mains, dont la traduction en plusieurs langues permet à l'auteur d'élargir son public et de multiplier les conférences, complétant et enrichissant ainsi le contenu de son ouvrage. En 2002, il publie *Se i bambini dicono : adesso basta !* (« Quand les enfants disent : maintenant ça suffit ! ») qui rend compte du point de vue des enfants à partir de nombreux témoignages qu'il a recueillis. Il se fait alors le porte-parole des enfants et l'on découvre (du moins ceux qui en doutaient) à quel point les enfants ont de bonnes idées, des raisonnements surprenants et malins, des propositions dont les effets dépassent de loin la simple relation avec leur ville et enveloppent toute la *dimension existentielle* que l'environnement, auquel on appartient tout autant qu'on le perturbe, porte en lui, comme un trésor insoupçonné.

Dans la présentation rédigée en mai 2019 pour l'édition française, Francesco Tonucci précise que le projet initial « La ville des enfants », qu'il nomme à présent « La ville des enfants, filles et garçons » (la dimension genrée s'invite à tous les niveaux de la vie sociale), a pour premier objectif de permettre aux enfants de sortir de chez eux seuls ou avec des ami(e)s « pour vivre [...] l'expérience fondamentale de l'exploration, de l'aventure et du jeu ». Ces trois termes mériteraient une

explicitation précise que je ne ferais pas dans le cadre d'une préface, j'insiste simplement sur leur importance : *l'exploration* revient à « battre le terrain », à l'observer, à le parcourir, à le découvrir ; *l'aventure* signifie prendre des risques, affronter le danger tout en désignant son destin (comme on le trouve dans la formule « la bonne aventure ») ; quant au *jeu*, outre l'amusement qu'il procure lorsqu'on plaisante en jouant sur les mots (*jocus*), il évoque des actions réglées (*ludus*, qui donnera « ludique » en français), codifiées, qui nous élèvent en nous faisant prendre conscience de nos capacités aussi bien à imiter, à se moquer qu'à inventer, imaginer, réaliser. Autant l'avouer, le jeu est constitutif de notre compréhension du monde, c'est par lui qu'il devient intelligible et partagé. L'enfant vient au monde pour ajouter son monde aux mondes des autres. En cela, tout être humain est aussi un *homo ludens*. La place essentielle du jeu dans la construction de soi n'a pas échappé aux pédagogues novateurs au grand dam des pédagogues diplômés que Ivan Illich rangeait dans les « professions mutilantes »... Francesco Tonucci se réjouit que plus de deux cents villes de par le monde (Italie, Espagne, Argentine, Uruguay, Mexique, Pérou, Brésil...) accordent aux enfants la place qui leur revient dans la manière de fabriquer la ville. L'association « Acción educativa » de Madrid a même obtenu le prix Habitat des Nations unies en 2012 et la municipalité de Pontevedra (Espagne) a réduit la vitesse des voitures, modifié la chaussée pour faciliter la marche et incité les enfants à aller à l'école à pied sans accompagnateur, tout comme à Pesaro en Italie... Francesco Tonucci peut être fier de ces résultats qui en augurent d'autres...

Son livre est construit en trois parties. La première recense les intentions de la « Ville des enfants », suite au constat que l'espace urbain s'avère hostile aux petits, que la séparation des activités y règne, morcelant à la fois le territoire et les emplois du temps quotidiens (quelle mère ne s'improvise pas chauffeur de taxi pour conduire ses enfants au gymnase ou au conservatoire distants de plusieurs kilomètres ?), que l'enfant est « prisonnier d'une maison-forteresse » (tout effraie les parents qui redoutent un accident domestique bien qu'ils laissent leurs enfants seuls à la maison), « confié à une baby-sitter imparable : la télévision » (expression tout à fait heureuse !) et dépendant

qui se déroulent dans son *Kindergarten*. L'émigration allemande aux États-Unis apporte ces idées dans ses bagages ; pas étonnant alors d'y voir se multiplier les *playgrounds* qui présentent aussi la vertu « moralisatrice » de placer préventivement les jeunes des quartiers « difficiles » dans des lieux qui les protègent de la délinquance. N'est-ce pas Theodore Roosevelt, président de la « Playground Association of America », qui explique en 1907 que « les rues des villes ne sont pas des terrains de jeu satisfaisants pour les enfants parce qu'elles sont dangereuses, parce que la plupart des bons jeux y sont contraires à la loi, parce qu'il y fait trop chaud en été et parce que, dans les zones les plus denses de la population, ces rues sont plutôt des écoles du crime » ? Quel que soit le but avéré de ces *playgrounds*, on constate que les enfants y jouent et s'y socialisent en construisant des cabanes, en canalisant l'eau, en sculptant la glaise, etc. Il faut attendre l'entre-deux-guerres pour qu'un Danois, l'architecte et paysagiste Carl Theodor Sørensen, observant les enfants jouer dans un terrain vague à Copenhague, forge l'expression de *junk playground* pour faire admettre par les « grands » qu'il s'agit bien d'un terrain de jeu avec des débris, des gravats, des objets abandonnés destinés à la décharge, que les enfants préfèrent au toboggan, au tape-cul et autres balançoire et tourniquet. C'est en 1943, dans le quartier de Emdrup de la capitale danoise, qu'ouvre un tel lieu permissif et largement autogéré par les enfants eux-mêmes avec la complicité des animateurs. Lady Allen of Hurtwood s'en inspire pour Londres où elle crée en 1948, dans les terrains bombardés de Camberwell et Paddington, des *adventure playgrounds* qui utilisent les ruines, les gravats, le sol encombré d'un bric-à-brac innombrable pour y jouer tout en triant, déblayant, embellissant... Dorénavant, on comptabilise un bon millier de terrains d'aventure en Europe dont 400 en Allemagne. En France, les terrains d'aventure ont été bridés par les municipalités et les bailleurs sociaux, quant à l'État, il est toujours resté prudemment hors de l'affaire, se cachant derrière une législation obsolète et la position frileuse des assureurs... Des artistes ont néanmoins osé réaliser des lieux de jeu à l'opposé des « parkings à enfants » grillagés que nous connaissons, et qui appauvrissent l'imagination des enfants en limitant considérablement leur investissement personnel. Je songe ici à



Les années soixante à Londres : parc d'aventure conçu par l'architecte Marjory Lady Allen of Hurtwood avec un bric-à-brac d'objets récupérés, 1966 ; scènes saisies dans un *junk playground* à Notting Hill, c. 1960.

Préface à l'édition italienne

*par Norberto Bobbio*¹

Cher Frato²,

j'ai été très heureux de recevoir les épreuves de ton livre. Je les ai lues aussitôt parce que ton écriture est simple, claire, fluide, et en personne affable et respectueuse qui aime ses lecteurs, tu les aides à comprendre ton texte sans effort. Il est écrit avec des mots simples du langage courant, des raisonnements toujours justes, des exemples que tout le monde peut comprendre, qui font partie des expériences de tout un chacun. J'ai tout de suite été séduit par ta belle trouvaille, que tu évoques au début de ton livre, lorsque tu dis que la ville d'aujourd'hui devient pour les enfants la forêt des fables d'antan. Autrefois, il n'y a pas si longtemps, les enfants avaient peur de la forêt, où l'on rencontrait le loup et les méchantes sorcières, tandis qu'ils se sentaient protégés par la ville. Aujourd'hui, les choses se sont inversées, parce que c'est la ville qui est devenue hostile : « grise, agressive, dangereuse, monstrueuse ». Le livre fait continuellement l'éloge de l'imagination, de la créativité, de la liberté, de l'intelligence, de la spontanéité, de l'extraordinaire richesse d'idées et de sentiments du monde des enfants.

Il n'y a pas que pour les enfants que la ville est un enfer, elle l'est pour moi aussi. Mais moi je m'en protège en sortant de moins en moins de chez moi. Désormais ma vie peut se dérouler entre les quatre murs de mon bureau sans trop de problèmes. Néanmoins je n'ai pas oublié ma vie d'enfant. Au contraire, elle réapparaît de plus en plus nettement dans ma mémoire. Les plus beaux souvenirs de mon enfance sont ceux des vacances à la campagne,

Pierre Székely et ses sculptures-jeux, aux réalisations en béton d'André Mahé ou Henri Potier, au Group Ludic (Xavier de La Salle, Simon Koszel et David Roditi) avec ses sphères, ses filets et sa « rue du mercredi ». Ils ont tous été plébiscités par les enfants et de nombreux parents, mais également contrariés — pour ne pas dire plus ! — par la façon technocratique-marchande de fabriquer la ville : une programmation sans concertation, un chemin de grue pour rentabiliser le moindre mètre carré, le refus de tout design en rapport avec les questions sociale et environnementale. Sans compter l'absence totale des enfants dans le processus d'élaboration du quartier, du grand ensemble ou de l'immeuble...

Alors, la ville des enfants, avec eux et par eux ? Francesco Tonucci refuse la fatalité et mise sur ces villes-laboratoires qui innovent. Écoutons-le. La ville récréative entendue comme le royaume de l'enfance conforte ce si beau « pays » que chacun abrite dans son cœur et que l'on rêve de toujours revisiter.

T. P.

quand on jouait dehors sans aucun danger, qu'on vagabondait sur les chemins qui longeaient les champs, où seules passaient de rares charrues tirées par des bœufs.

Toutefois ma ville était elle aussi complètement différente. On habitait à Turin, dans un quartier résidentiel aux constructions récentes, dans une maison de bon standing comme on disait alors, à l'angle d'une rue déserte, qui finissait à peine plus loin que notre porte d'entrée. Elle s'appelait la rue Gasometro (aujourd'hui elle a changé de nom), parce que le quartier avait été construit à l'emplacement du vieux bâtiment, désormais détruit, qui dispensait chaleur et lumière à la ville (quand j'étais enfant, les réverbères des rues fonctionnaient encore au gaz).

Il suffisait de descendre dans la rue pour rejoindre notre « salle de jeu ». Il n'y avait aucun danger. On descendait tout seuls. On ne jouait pas sur la route parce qu'elle était pleine de graviers. On jouait sur le trottoir. Nos jeux étaient des jeux de « trottoir » qui aujourd'hui, en ville, ont disparu.

Le jeu de la toupie par exemple, que les plus doués faisaient tourner sur la paume de la main, ou qu'on tentait d'abattre à coups de cail-loux ; les billes qu'on faisait rouler en les projetant d'un petit coup avec le pouce et l'index ; le jeu de « la semaine », plus féminin à vrai dire, où il fallait sauter à cloche-pied sur un dessin tracé à la craie où chaque rectangle correspondait à un jour de la semaine : on avait gagné si on arrivait à dimanche sans être tombé ; les « planches », nom qu'on donnait aux images qu'on découpait sur les boîtes de bougies, qu'on entassait les unes sur les autres jusqu'à former des petites tours, qu'on démolissait à coups de petites pierres plates. Le gagnant était celui en dégommaient le plus.

Quelques années plus tard, au collège, au retour de l'école à cinq ou six copains du même quartier, on parcourait une longue rue droite et déserte si bien qu'on marchait en donnant des coups de pied dans un ballon comme si on était les attaquants d'une équipe de foot, puis on se séparait, et chacun rentrait chez soi. Aujourd'hui, cette rue est devenue presque impraticable tant il y a de voitures garées de part et d'autre, ou même en double file.

¹ Norberto Bobbio (1909-2004) était philosophe, juriste, politologue, historien et sénateur à vie. C'était une figure importante de la gauche italienne.

² Frato est le nom de plume de Francesco Tonucci dessinateur.

Au moment de se séparer, on faisait nos derniers tirs sur la porte d'une église, toujours fermée.

On jouait aussi dans les cours. Je passais des heures sur le balcon de la cuisine à regarder les enfants de l'immeuble d'à côté qui jouaient à se courir après, à cache-cache, aux quatre coins, aux gendarmes et aux voleurs. C'était un peu comme si je jouais avec eux. J'apprenais de nouveaux jeux, que je refaisais avec mes amis dans la petite cour de chez nous, où le fils de la gardienne était meilleur que moi à tous les jeux.

Aujourd'hui, les cours ne sont plus aussi spacieuses, encore une fois à cause des voitures qui ont poussé les habitants à construire leurs propres garages. Mes enfants n'ont jamais joué dans la cour de l'immeuble. Et puis les « grands » se sont mis à se plaindre du bruit que faisaient leurs enfants et leur ont interdit de jouer dans la cour après l'école. Ils ne se plaignent pas en revanche du bruit que font les voitures en sortant du garage le matin et en y rentrant le soir.

C'est vrai : les enfants ont disparu des villes. On ne les rencontre plus que dans les petits squares où les jeux leur sont imposés : le toboggan ou le tourniquet. J'habite pour ma part dans une rue longée d'arcades où les enfants pourraient descendre jouer sans crainte. Mais ça ne se fait plus. Les arcades n'ont pas été construites pour que les enfants y jouent, mais pour favoriser les commerces. Les arcades sont, comme les zones piétonnes, un espace pour les magasins, et éventuellement pour les « grands » qui peuvent se promener plus librement, en regardant les vitrines. Les seules boutiques qui intéressent les enfants sont celles qui vendent des jouets, ou les animaleries, comme celle d'en bas de chez moi, où mes petits-enfants s'arrêtent systématiquement quand ils viennent rendre visite à leur grand-père.

Je ne sais pas pourquoi je t'ai raconté tout ça. Une façon de t'exprimer ma sympathie pour ta ville idéale.

N. B.



À Pontevedra (Espagne), les rues libérées du trafic automobile sont offertes aux jeux et à la circulation des enfants.

pleut souvent). Ainsi chaque trottoir a été élargi à deux mètres et demi — à trois mètres si l'on considère le mobilier urbain. Restent trois mètres pour les voitures : un sens unique, sans places de parking.

L'autre problème que j'avais posé était le droit des piétons à avoir un parcours continu, sans interruption ni changement de niveau (pensez aux personnes qui se déplacent en fauteuil roulant). Aujourd'hui, à Pontevedra, tous les passages piétons sont à la hauteur des trottoirs et c'est aux voitures de « monter » et « descendre ». Dans la ville de Pontevedra, la vitesse maximale est de 30 km/h, et 20 km/h dans le centre historique. Depuis deux ans, la mairie a invité tous les enfants à partir de 6 ans à se rendre à l'école à pied sans être accompagnés par leurs parents.

Un choix démocratique

Choisir les piétons plutôt que les voitures, cela signifie choisir tout le monde et pas seulement certains, car nous sommes tous piétons et seule cette condition de piéton nous concerne tous. Certains utilisent les moyens de transport privés, d'autres les transports en commun, d'autres le vélo, mais tous sont piétons de temps en temps. Choisir la petite ville plutôt que la grande est également un choix démocratique : nous vivons tous dans un quartier et nombre de ceux qui y vivent n'en sortent pas. Il est donc juste d'investir en projets et ressources en priorité à l'échelle des quartiers pour garantir à tous la meilleure qualité de vie possible, à commencer par les plus petits et les plus vulnérables. Choisir le jeu et pas seulement le travail est un choix courageux et démocratique, qui peut se révéler plus complexe et profond.

Amélioration de l'autonomie de mouvement

Dans beaucoup de nos villes, un parcours compliqué mais vertueux a été conçu pour inverser la tendance, aujourd'hui apparemment irrépressible, d'une limitation croissante de l'autonomie de mouvement des enfants. Dans certaines villes, maintenant, des milliers d'enfants de 6 ans et plus font tout seuls, entre amis, sans adultes, le chemin de l'école, et se retrouvent dehors l'après-midi pour jouer. Depuis des années, les enfants de nombreux pays, et de villes de tailles et caractéristiques sociales diverses, démontrent donc chaque jour qu'ils savent se déplacer d'une manière sûre et responsable.

que les enfants puissent la reconnaître et l'aimer, qu'ils puissent en être fiers. Tous les efforts devront naturellement viser à transformer le comportement des adultes, et spécialement des parents, afin que les exigences des enfants soient respectées. Cela sera une des tâches principales du Laboratoire, à mettre en œuvre non pas tant à travers des conférences ou des publications, mais à travers des initiatives concrètes, des propositions, des activités⁷.

Chapitre 2

Faire en sorte que les enfants puissent sortir seuls de chez eux

Revenons-en à la proposition : choisir l'enfant comme paramètre pour la transformation de notre ville. Pour aller au-delà de cette affirmation d'ordre général et lui donner un sens concret, il faut ajouter une précision importante. La condition de l'enfant dans le monde est très hétérogène et oscille entre deux extrêmes. D'un côté, la condition des enfants occidentaux, riches, métropolitains ou en tout cas citadins, qui est celle décrite précédemment et qui mène à une situation pathologique de solitude. De l'autre, la condition d'abandon des enfants des sociétés pauvres à l'instar des grandes métropoles d'Amérique du Sud. Une condition qui amène les enfants à vivre seuls, à subir des violences de la part des adultes qui sont, pour eux, synonymes de danger ou, plus simplement, de mal-être. Une situation de faiblesse et d'impuissance qui entraîne l'exploitation des enfants : travail illégal, recrutement par les réseaux du crime organisé, prostitution, trafic d'organes.

Ces deux modèles de société ont en commun de mettre l'enfance à mal et confirment la légitimité de la proposition de repartir de l'enfant pour construire des sociétés plus justes, plus humaines, plus adaptées à tous. Il n'en reste pas moins que les deux situations requièrent des évaluations et des solutions radicalement différentes.

Nous ne nous hasarderons pas dans ces pages à proposer des solutions pour les pays de l'hémisphère sud, ce qui nécessiterait des connaissances et des compétences que nous n'avons pas. Nous espérons que d'autres continueront dans cet élan en étudiant des pistes appropriées, et applicables à ces différents contextes⁸. Nous nous limiterons à explorer les possibilités d'application concrète de notre proposition dans nos villes occidentales, riches et consuméristes. Il faut ajouter que cette condition privilégiée présente une grande diversité, allant du village et de la petite

⁷ Voir les fiches n°6 : « Les séminaires du Conseil » (*infra*, p.145) et n°7 : « L'agent de police ami des enfants » (*infra*, p.146).

ville, où les peurs sont encore peu présentes, à la grande ville où la solitude des enfants est presque totale. Sans compter les grandes banlieues les plus dégradées où, même dans notre monde occidental, on trouve des situations proches de celles du tiers-monde, avec des enfants qui vivent dans la rue, livrés à eux-mêmes⁹.

On pourra vérifier que cette nouvelle philosophie de la politique de la ville a été correctement appliquée en se fixant un objectif concret, apparemment modeste et simple : *que les enfants puissent sortir seuls de chez eux*.

Pourquoi est-il si important de sortir de chez soi ?

Pour ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, ont eu la possibilité, probablement la chance, de vivre leur enfance essentiellement à l'extérieur — pour ma part au milieu des ruines des maisons détruites par la guerre, dans les ruelles, dans les hangars agricoles de mes grands-parents —, la tentation est forte d'affirmer « que les enfants doivent pouvoir à nouveau sortir de chez eux ». Nous sommes pourtant conscients du fait que cette attitude nostalgique n'est pas fondée. Les conditions dans lesquelles nos enfants grandissent aujourd'hui sont absolument inédites, sans comparaison avec celles de notre enfance. Elles sont différentes, non seulement parce que nous avons perdu le sens du voisinage, la solidarité, la sécurité, mais aussi et surtout, parce que les relations sociales sont devenues beaucoup plus complexes et les distances, plus grandes. Difficile d'aller à la rencontre des autres quand il faut descendre une dizaine d'étages, traverser la route, etc. La ville, cependant, est devenue plus riche, mieux organisée, et d'une certaine manière, plus intéressante.

Or sortir de chez soi, parcourir les rues tout seul, se repérer dans son environnement est une dimension importante du développement à la fois social et cognitif de l'enfant. Sortir à pied, se promener, est pour nous, adultes, un plaisir, un cadeau que l'on se fait de temps en temps, mais

⁸ À plusieurs reprises, en particulier durant la session du Tribunal international des peuples, qui s'est déroulée à Naples en 1995, et lors de conférences qui se sont tenues en Amérique du Sud ces dernières années, j'ai eu l'occasion de vérifier l'accueil attentif réservé au projet que nous proposons, c'est-à-dire que l'enfant soit pris comme paramètre du changement, par les représentants des pays du Sud — même s'il faut à chaque fois travailler pour trouver des applications adaptées aux nécessités spécifiques de chaque réalité sociale.

⁹ Dans ce livre, nous nous sommes limités à la réalité italienne et en particulier à celle des enfants des rues du centre historique de Palerme. Voir « La rue, un lieu pour tous », *infra*, p. 111 et la fiche n° 19 : « Un jardin de pierres », *infra*, p. 173.



Jeux d'enfants dans les rues de New York, 1941.

pour les enfants, c'est une nécessité. Nos déplacements sont le plus souvent des trajets d'un point à un autre, qui ont un objectif, qui, autrement dit, sont projetés vers le futur, liés à une fonction. Absorbés par nos préoccupations, nous essayons de rejoindre le plus rapidement possible notre destination¹⁰. Les enfants se comportent très différemment. Ils vivent leurs déplacements comme une succession de moments présents, chacun étant important en soi, chacun étant digne d'une pause, d'un émerveillement, d'un contact. Et ainsi le temps s'allonge, les poches des enfants se remplissent de cailloux, de feuilles, de papiers, et leur esprit se remplit d'images, de questions, de nouvelles découvertes. Et cela forme un tout : le beau, le nouveau, le général et le particulier. C'est là bien souvent un motif d'incompréhension de la part des adultes qui commentent stupidement : « Ne t'arrête pas comme ça tout le temps », « Ne perds pas ton temps », sans se rendre compte que c'est précisément dans le temps perdu que l'on devient grand¹¹.

Le souci, c'est que l'autonomie des enfants, leurs possibilités de sortie, sont en définitive proportionnelles aux nôtres : plus nous, les adultes, nous déplaçons en voiture, élargissons notre rayon d'action, plus nous créons du danger, fermons les espaces, polluons l'air, et augmentons les difficultés d'autonomie des enfants. Et quand les enfants se déplacent, ils le font de surcroît avec nous, dans notre voiture, sur le siège arrière. Or, de là, l'enfant ne réussit pas à voir la ville, il n'arrive pas à noter ses caractéristiques, tout se fait rapidement, il lui est impossible de répondre à ses besoins de présent, de curiosités, de pauses. Il est transporté par nous dans un déplacement qui n'est pas naturel et qui se dirige vers un but. Dans cette étrange manière de se déplacer, l'enfant est dans l'incapacité de fixer quoi que ce soit, il ne réussit pas à organiser son espace, à se construire sa ville. Les enfants d'aujourd'hui grandissent souvent avec des problèmes

¹⁰ Le métro est un bon exemple de ces déplacements des adultes : un tunnel noir entre deux stations. Le trajet, le parcours a disparu : ne restent qu'un point de départ et un point d'arrivée. Le temps du transfert est du temps perdu et il doit donc être le plus rapide possible.

¹¹ Lors d'une belle expérience sur l'organisation spatiale des enfants en bas âge, les éducateurs d'une crèche de Reggio Emilia accompagnaient les enfants chez eux en les tenant par la main. Une éducatrice me racontait qu'un enfant, arrivé à un croisement, avait tourné à gauche, et elle lui avait demandé de lui expliquer comment il faisait pour savoir qu'il était temps de tourner. L'enfant, un peu surpris, et après avoir réfléchi, répondit en lui indiquant la route : « Tu ne vois pas ce morceau de papier ? » Cela signifie que l'enfant savait où tourner mais qu'il n'avait pas de point de repère ; il utilisait probablement un ensemble d'informations qui signifiaient pour lui « Il est temps de tourner ». Face à la question de l'adulte, ne pouvant expliquer tout ça, l'enfant a préféré donner une réponse conforme à l'attente, en utilisant le premier indice venu.

d'organisation spatiale et connaissent très mal leur ville, leur quartier, leur environnement.

Vivre des expériences personnelles

On a déjà parlé de l'importance du jeu libre dans le développement de l'esprit humain. Or le jeu libre implique une certaine autonomie : se retrouver tout seul, hors de tout contrôle, avec la possibilité de prendre des risques de façon personnelle, pour éprouver la satisfaction des problèmes résolus, des difficultés surmontées.

Autrefois le temps des enfants était clairement divisé entre le temps formel, du devoir, qui était celui de l'école, du travail à la maison, du catéchisme ; et le temps informel, du plaisir, qui était celui du jeu : le « temps libre ». Ce temps était réparti de façon autonome par l'enfant et, s'il ne violait aucune règle sociale, il pouvait s'éloigner de chez lui, rencontrer qui il voulait, pour jouer à ses jeux préférés. C'était le temps des expériences personnelles, celles qui permettaient aux petites filles et plus encore aux petits garçons d'explorer les alentours, de découvrir des secrets, observant les animaux et les plantes, expérimentant les climats, apprenant les caractéristiques des matériaux naturels.

Aujourd'hui, le temps libre des enfants a disparu. Les dangers de l'extérieur dissuadent les parents de laisser les enfants sortir tout seuls, et les conditions économiques favorables permettent de les inscrire aux nombreuses activités extra-scolaires : piscine, guitare, anglais, danse, gymnastique... « Tu devrais être reconnaissant, aujourd'hui tu peux connaître un tas de choses auxquelles nous, enfants, nous ne pouvions même pas rêver ! », dit-on à nos enfants. Naturellement, les parents les plus ouverts laissent leurs enfants choisir leurs activités, comme ça, si les enfants s'en lassent ou sont démotivés, ils peuvent leur imposer de continuer, par-delà les raisons économiques, au nom des nobles motifs de la cohérence et de l'engagement : « C'est toi qui l'as choisie ». En réalité, il s'agit d'un chantage. Si on additionne les heures de cours de l'après-midi, l'éventuelle leçon de catéchisme, deux ou trois activités, et les devoirs, les après-midi sont tous compromis. Il reste un créneau d'une petite heure avant le repas, qui est généralement passée devant la télévision.

C'est comme ça que certaines mères de famille se sont transformées en taxi et passent leurs après-midi à accompagner leurs enfants et à les attendre à la sortie de la salle de gym, de la piscine, du catéchisme. Et dans la ville de l'incommunicabilité, se forment de nouveaux microgroupes sociaux tels que « les mères qui attendent », ou « les maris qui sortent le chien » tôt le matin ou tard le soir.



Enfants dans les rues de New York, 1909 et 1941 ; petites filles dans leur cabane, Nouveau-Mexique, 1940.

Une réflexion étrange et préoccupante : si l'organisation du travail continue à suivre les tendances actuelles, le temps de travail ira en s'amenuisant. Les enfants d'aujourd'hui seront, demain, des travailleurs avec un temps libre très supérieur à celui que nous avons aujourd'hui, mais, ayant été des enfants sans temps libre, ils seront probablement incapables de l'utiliser, d'en profiter. Je crains que ce ne soit une occasion de plus pour la société de consommation de soumettre de nouvelles idées pour occuper ce temps libre, comme elle le fait déjà aujourd'hui avec les jeux d'anniversaire, les vacances en famille...

L'école, du moins telle que l'envisageaient les bons pédagogues et les bons maîtres, devait être le lieu où les expériences personnelles des élèves se confrontaient, s'élaboraient, jusqu'à atteindre ensemble, avec les enseignants, de nouvelles connaissances. C'est ce que signifient les expériences éducatives importantes comme le « texte libre » et le « texte collectif¹² ». Ces façons de penser, absolument marginales lorsqu'elles sont apparues, sont aujourd'hui presque complètement intégrées par notre système scolaire, du moins officiellement, celles-ci ayant été insérées dans les nouveaux programmes. Mais dès lors que les enfants ne vivent que des expériences collectives, organisées et contrôlées par des adultes, dans les nombreuses activités extra-scolaires, et que le reste du temps est absorbé par la télévision, sur quelles expériences l'école peut-elle travailler ? À partir de quelles connaissances personnelles l'activité scolaire pourra-t-elle se développer ? Souvent l'école, consciente de cette déficience, propose elle-même des expériences, comme des sorties, des travaux pratiques, pour pouvoir ensuite travailler dessus. Néanmoins, il y a fort à craindre que cela ne crée un cercle vicieux.

¹² Nous faisons référence aux propositions du « texte libre » de Célestin Freinet, portée en Italie par le Movimento di cooperazione educativa (MCE), et du « texte collectif ». Par « texte libre », on entend la rédaction absolument volontaire d'un texte bref qui relate un événement, une expérience, que l'élève a vécus hors de l'école et qu'il pense susceptible d'intéresser ses camarades. Chaque jour, en classe, on réserve un temps à la lecture, à la discussion, et à l'élaboration collective des textes libres. Les meilleurs entrent ensuite dans le journal scolaire. Il faut noter la différence de cette proposition avec celle des *pensierini* (petites pensées), qui n'a malheureusement pas encore disparu. Dans ce cas, il est demandé aux élèves d'écrire sur n'importe quel sujet (par exemple dix pensées sur le printemps, sur leur maman, voire sur un sujet de leur choix), pour personne (ce serait absurde de lire en classe 200-250 phrases banales), le tout étant que ce soit correct ; à l'encontre de tout principe de communication. Par « texte collectif », on entend la somme des contributions personnelles pour arriver collectivement à un résultat meilleur et plus complexe, qui n'est plus celui d'une seule personne, mais de tous. Ainsi voit le jour *Lettre à une maîtresse d'école* (école de Barbiana, 1967) et de nombreux travaux menés au sein du MCE, par exemple *La Montgolfière*, roman écrit en deux ans par la classe d'école primaire de Mario Lodi (1972).

Annexes



**JOUER
C'EST APPRENDRE
À VIVRE !**

AFGHANISTAN 2009. L'UNICEF fournit des kits scolaires, des jouets, des sports, des livres, cartes à jouer, jeux, ballons de foot et de volley, livres, tableaux, craie.

**LE JEU ET LE SPORT
NE SONT PLUS UN LUXE
RÉSERVÉ À QUELQUES-UNS.**

Le jeu permet aux enfants
de **se développer** et leur apprend
à vivre **pacifiquement** avec les autres.

Les enfants jouent
qu'ils soient seuls ou en groupe.
Leur santé et leurs capacités
sont améliorées.

unicef

« Jouer, c'est apprendre à vivre ! » Un slogan qui rappelle l'article 31 de la Convention des droits de l'enfant.

Articles de la Convention internationale des droits de l'enfant

[extraits]

- Art. 1 :* Au sens de la présente Convention, un enfant s'entend de tout être humain âgé de moins de 18 ans [...].
- Art. 2 :* (1) — Les États parties s'engagent à respecter les droits qui sont énoncés dans la présente Convention et à les garantir à tout enfant [...] sans distinction aucune [...].
- Art. 3 :* (1) — Dans toutes les décisions qui concernent les enfants [...], l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale.
(2) — Les États parties s'engagent à assurer à l'enfant la protection et les soins nécessaires à son bien-être [...].
- Art. 6 :* (1) — Les États parties reconnaissent que tout enfant a un droit inhérent à la vie.
(2) — [Ils] assurent dans toute la mesure possible la survie et le développement de l'enfant.
- Art. 9 :* (1) — Les États parties veillent à ce que l'enfant ne soit pas séparé de ses parents contre leur gré, à moins que les autorités compétentes ne décident [...] que cette séparation est nécessaire dans l'intérêt supérieur de l'enfant.
- Art. 11 :* (1) — Les États parties prennent des mesures pour lutter contre les déplacements et les non-retours illicites d'enfants à l'étranger.
- Art. 12 :* (1) — Les États parties garantissent à l'enfant qui est capable de discernement le droit d'exprimer librement son opinion sur toute question l'intéressant [...].
- Art. 13 :* (1) — L'enfant a droit à la liberté d'expression.
- Art. 14 :* (1) — Les États parties respectent le droit de l'enfant à la liberté de pensée, de conscience et de religion.
- Art. 15 :* (1) — Les États parties reconnaissent les droits de l'enfant à la liberté d'association et à la liberté de réunion pacifique.
- Art. 17 :* Les États parties [...] veillent à ce que l'enfant ait accès à une information et à des matériels [...] qui visent à promouvoir son bien-être social, spirituel et moral ainsi que sa santé physique et mentale.
- Art. 18 :* (1) — [...] La responsabilité d'élever l'enfant et d'assurer son développement incombe au premier chef aux parents ou, le cas échéant, à ses représentants légaux.
(3) — Les États parties prennent toutes les mesures appropriées pour assurer aux enfants dont les parents travaillent le droit de bénéficier des services et établissements de garde d'enfants [...].
- Art. 19 :* (1) — Les États parties prennent toutes les mesures appropriées [...] pour protéger l'enfant contre toute forme de violence, d'atteinte ou de brutalité physiques ou mentales, d'abandon ou de négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation [...].

Lettre ouverte aux habitants de Fano

- Art. 21: Les États parties qui admettent et/ou autorisent l'adoption s'assurent que l'intérêt supérieur de l'enfant est la considération primordiale en la matière [...].
- Art. 23: (1) — Les États parties reconnaissent que les enfants mentalement ou physiquement handicapés doivent mener une vie pleine et décente, dans des conditions qui garantissent leur dignité, favorisent leur autonomie et facilitent leur participation active à la vie de la collectivité.
- Art. 24: (1) — Les États parties reconnaissent le droit de l'enfant de jouir du meilleur état de santé possible et de bénéficier de services médicaux et de rééducation.
- Art. 27: (1) — Les États parties reconnaissent le droit de tout enfant à un niveau de vie suffisant pour permettre son développement physique, mental, spirituel, moral et social.
- Art. 28: (1) — Les États parties reconnaissent le droit de l'enfant à l'éducation [...].
- Art. 29: (1) — Les États parties conviennent que l'éducation de l'enfant doit viser à: (a) Favoriser l'épanouissement de la personnalité de l'enfant et le développement de ses dons et de ses aptitudes mentales et physiques [...]; (d) Préparer l'enfant à assumer les responsabilités de la vie dans une société libre, dans un esprit de compréhension, de paix, de tolérance, d'égalité entre les sexes [...]; (e) Inculquer à l'enfant le respect du milieu naturel.
- Art. 31: (1) — Les États parties reconnaissent à l'enfant le droit au repos et aux loisirs, de se livrer au jeu et à des activités récréatives propres à son âge et de participer librement à la vie culturelle et artistique.
- Art. 32: (1) — Les États parties reconnaissent le droit de l'enfant d'être protégé contre l'exploitation économique et de n'être astreint à aucun travail comportant des risques ou susceptible de compromettre son éducation ou de nuire à sa santé ou à son développement [...].
- Art. 33: Les États parties prennent toutes les mesures appropriées [...] pour protéger les enfants contre l'usage illicite de stupéfiants et de substances psychotropes [et] empêcher que des enfants ne soient utilisés pour la production et le trafic illicites de ces substances.
- Art. 34: Les États parties s'engagent à protéger l'enfant contre toutes les formes d'exploitation sexuelle et de violence sexuelle.
- Art. 35: Les États parties prennent toutes les mesures appropriées [...] pour empêcher l'enlèvement, la vente ou la traite d'enfants [...].
- Art. 37: Les États parties veillent à ce que: (a) Nul enfant ne soit soumis à la torture ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants. (b) Nul enfant ne soit privé de liberté de façon illégale ou arbitraire.
- Art. 38: (2) — Les États parties prennent toutes les mesures possibles dans la pratique pour veiller à ce que les personnes n'ayant pas atteint l'âge de 15 ans ne participent pas directement aux [conflits armés].
- Art. 39: Les États parties prennent toutes les mesures appropriées pour faciliter la réadaptation physique et psychologique et la réinsertion sociale de tout enfant victime de toute forme de négligence, d'exploitation ou de sévices [...].
- Art. 40: (1) — Les États parties reconnaissent à tout enfant suspecté, accusé ou convaincu d'infraction à la loi pénale le droit à un traitement qui soit de nature à favoriser son sens de la dignité et de la valeur personnelle, qui renforce son respect pour les droits de l'homme et les libertés fondamentales d'autrui, et qui tienne compte de son âge [...].
- Art. 42: Les États parties s'engagent à faire largement connaître les principes et les dispositions de la présente Convention [...] aux adultes comme aux enfants.

La mairie de Fano a mis en place «Fano, la ville des enfants», un laboratoire régional pour l'élaboration et l'expérimentation de propositions visant à améliorer le rapport difficile qui existe aujourd'hui entre la ville et les enfants.

Les enfants vivent souvent seuls, ils ne peuvent pas se retrouver spontanément pour jouer, ils n'ont pas d'espaces à eux, ils n'ont pas de moments à eux, les rues sont occupées par les voitures, la ville est dangereuse.

Travailler pour que la ville soit plus adaptée aux enfants signifie travailler pour que la ville soit plus adaptée à tous.

Nous pensons inviter à Fano les administrateurs d'autres villes pour qu'ils se rencontrent et que nous les rencontrions nous-mêmes autour de ces problématiques; nous pensons inviter à Fano les enfants d'autres villes pour leur offrir notre amitié, nos idées. Nous aimerions que Fano devienne une référence sur ce thème délicat.

Si la ville doit changer, ce n'est pas sur la gouvernance que tout doit reposer. La délégation à outrance, avec l'assistantat qu'elle entraîne, est probablement la cause de la dégradation de nos villes. Pour que la ville change, tout le monde peut et doit faire quelque chose.

Cette lettre est une invitation personnelle à tous ceux qui ont un rôle actif dans les différents secteurs productifs, culturels ou de services de notre ville à se poser la question: «Que puis-je faire pour les enfants de ma ville?», «Que puis-je inventer pour que les enfants puissent profiter de mes compétences?», «Quelles propositions puis-je faire, suggérer?»

Il faut faire place à la créativité, car nous sommes convaincus que ce n'est que par l'invention que nous pouvons espérer obtenir quelque chose de valable. Une usine, un musée, un bureau, un atelier, un commerce, une caserne, un bateau... cachent certainement

Postface

Mieux qu'un guide, une invitation au changement

par Vittorio Leone¹

En tant qu'architecte, la place de l'enfant dans la ville m'a toujours semblé riche d'un potentiel inépuisable de réflexions, de projets et d'expériences sur l'amélioration de la qualité de vie dans l'espace urbain. Partant de cette conviction, j'ai d'abord mis sur pied, en association avec la plasticienne Marie-Christine Meyer, des ateliers croisant architecture et céramique. La formule était simple : parler avec les enfants d'architecture, de villes, de projets, programmer des séances d'observation, d'exploration, puis mettre à leur disposition notre atelier et des matériaux pour créer à volonté.

L'enthousiasme et l'investissement des enfants étaient tels que, tout naturellement, nous sommes passés de l'échelle de la maquette au projet grandeur nature. Des projets ambitieux et ancrés dans le réel ont vu le jour : nous avons alors constaté que, quand on les laisse faire, les enfants sont capables non seulement de créativité et d'imagination mais aussi de réalisme et de sérieux ; et que, tout en bousculant les codes, ils sont une vraie force de proposition.

Si je dois une partie de ma formation à quelques mètres d'étages pleines d'analyses et de considérations pertinentes, c'est surtout sur le terrain que les choses se sont décidées pour moi. Attiré par les méthodes de construction durable, j'ai traversé l'Atlantique pour vivre des expériences d'autoconstruction : en Amérique latine d'abord, puis aux États-Unis, à Arcosanti chez Paolo Soleri. Ma vision de l'urbain et de la vie en communauté en a été marquée définitivement. Et c'est sur le terrain que j'avais envie de poursuivre mon parcours.

Aujourd'hui, l'aventure des ateliers continue au sein de l'association « Les ArchiMinots », où nous offrons aux enfants à la fois de libérer leur imaginaire et d'agir sur leur environnement. Cette histoire s'est nourrie de belles rencontres entre adultes et enfants, faites souvent au hasard des affinités, mais aussi de livres et d'idées qui ouvrent les perspectives et font germer de nouvelles réflexions.

Parmi ces livres, *La Città dei bambini* de Francesco Tonucci a beaucoup compté.

C'est Luca Stasi, un ami architecte, qui m'en a parlé le premier. Il était de passage à Marseille pour nous aider à la construction, avec les enfants, du « pavillon Yona² ». Autour d'une pizza, nous discutons de mon envie d'intervenir



Réalisation des ArchiMinots à la Biennale de Lyon, 2018 : le montage.

plus activement sur notre quartier avec les ArchiMinots ; Luca m'a alors parlé de ce livre qu'il voyait comme une sorte de manifeste pour le type d'actions que je voulais tenter en plein centre ville. J'ai dévoré ces pages. Certes, les exemples et le contexte décrits par Tonucci évoquent davantage l'époque de mes parents que celle de mes filles. Mais sa problématique et les pistes de réflexion qu'il propose concernent encore au plus haut point notre actualité.

Enthousiasmé par son combat pour la participation des enfants à la vie de la cité, je lui ai écrit. Je n'avais ni questions précises ni attentes particulières. Je souhaitais seulement échanger avec quelqu'un dont la pensée et les préoccupations étaient si proches des miennes.

La réponse n'a pas tardé, et nous nous sommes rencontrés à l'Istituto di scienze e tecnologie della cognizione à Rome, où il travaillait. Tonucci était accompagné d'Antonella Prisco (qui avait participé au projet « Ville des enfants » dès le début) et de Chiara Belingardi, alors doctorante, qui éditerait plus tard *Manuale di progettazione partecipata con le bambine e i bambini* où il est question des ArchiMinots et du pavillon Yona.

Tonucci est resté avec nous toute la matinée, puis nous a quittés pour s'occuper de sa petite-nièce, comme chaque lundi. Avant de partir, il m'a offert une affiche signée Frato, le pseudonyme qu'il s'est choisi comme dessinateur : dessus, un médecin préconise à une maman, comme remède pour son enfant, de le laisser partir seul à l'école avec ses amis. L'affiche proclamait : « L'autonomie, c'est la santé » ; cela traduit parfaitement la générosité de la pensée de « Frato ».

Cette rencontre m'a fait réaliser que mon approche était trop étroite ; grâce à Tonucci, j'ai compris que la question allait bien au-delà du rapport enfants/ville. Il fallait intégrer à nos réflexions les dyades enfant/autonomie, enfants/adultes et enfin citoyen/environnement. Il m'a également ouvert les yeux sur le peu de cas que nous faisons, tous, de cette question fondamentale.

À ce moment-là de l'histoire, nos ateliers architecture et céramique, les ArchiMinots, avaient bien évolué. La profondeur et la finesse de notre réflexion étaient à l'image des capacités des enfants : sans limites. C'est le risque quand on se met à *faire avec* les enfants au lieu de *faire pour* eux.

La simplicité radicale des propos de Francesco Tonucci dans *La Ville des enfants* m'était arrivée comme un heureux hasard et m'a permis de définir, au sein des ArchiMinots, une ligne directrice : donner la parole et la liberté d'agir aux enfants, et faire des adultes des soutiens bienveillants. Avec, comme objectif à long terme, l'implication de tout un quartier dans la construction d'un vivre-ensemble.

Comme Tonucci le décrit si bien, les espaces urbains sont aujourd'hui des territoires profondément fracturés qui répondent aux besoins théoriques d'un individu moyen : adulte, actif, valide, productif et consommateur, une

¹ Vittorio Leone est architecte, cofondateur de l'association « Les ArchiMinots » à Marseille.

² Le pavillon Yona avait été construit dans le cadre du festival Poc (Portes ouvertes Consolat) qui reposait sur le principe de l'ouverture des ateliers de tout un quartier (le nôtre) au public. Il a été nommé ainsi en hommage à l'architecte Yona Friedman que notre association considère comme « un ami ».



Le pavillon Yona, 2016 et le projet pour la Biennale de Lyon, 2018 : deux réalisations grandeur nature des ArchiMinots.

unité de mesure qui exclut une grande partie de la population : les plus âgés, les enfants, les personnes à mobilité réduite, les touristes ou les immigrés qui n'ont pas toujours de repères... Or on constate qu'en répondant aux besoins des enfants en matière d'aménagement urbain, on répond aux besoins de tous.

Ce constat n'est pas une nouveauté. La proposition de base de *La Ville des enfants* non plus.

Déjà en 1989 une Charte affirmait leurs droits et leurs besoins spécifiques dans la ville et, en 1990, la Charte des villes éducatrices³ définissait les valeurs fondatrices de villes inclusives et participatives. Cette préoccupation est également au cœur de l'activité des agences et experts rattachés aux Nations unies, l'Unicef en particulier, ou, de façon plus générique, celle du réseau des territorialistes⁴.

Nombre des programmes, projets, moments de recherche et débats qui s'organisent un peu partout permettent certes d'élaborer des propositions adaptées à chaque territoire, mais leur impact restera limité tant que l'on pensera en termes de *faire pour* : ville « adaptée aux enfants », « amie des enfants », « préoccupée par les enfants »... plutôt que d'impliquer les enfants dans les projets qui les concernent et de *faire avec eux*.

Les débuts de l'expérience marseillaise des ArchiMinots ont confirmé le potentiel des propositions de Tonucci, mais ils ont aussi souligné le fait qu'un projet de « Ville des enfants » *ne peut se passer d'une réelle ambition politique* ; sans elle, il n'aura qu'une portée limitée. Considérer les enfants comme citoyens à part entière comme le prône Tonucci impose de partager avec eux le pouvoir de décision dans les choix politiques locaux.

L'important, dit-il, n'est pas d'augmenter les services à l'enfance ni de multiplier les équipements spécifiques, mais d'offrir aux enfants la possibilité d'une expérience citoyenne participative et autonome.

La participation des enfants à la vie publique doit donc passer par un défi : celui d'accepter d'ouvrir la gestion de la ville à d'autres fonctionnements, au-delà du rituel des élections et autres formats figés de consultation citoyenne. Il s'agit de renverser la logique d'une politique locale rythmée par les demandes de participation sporadiques et d'œuvrer dans le sens d'une implication citoyenne permanente, informée et volontaire.

Accepter cette participation des enfants signifie mener avec eux une réflexion sur l'espace, sur la façon dont il est utilisé et les possibilités qui s'ouvrent pour l'expérimentation et l'innovation. L'objectif est de leur offrir un espace de vie à leur mesure, les moyens d'une pratique singulière de la ville et une expérience qui leur permettra peut-être d'affronter les problématiques sociales et environnementales à venir avec un regard et des outils plus efficaces que ceux des adultes d'aujourd'hui.

³ La Charte des villes éducatrices est consultable en ligne sur www.edcities.org.

⁴ Le réseau des territorialistes est un groupement de chercheurs et militants urbanistes qui prônent un certain ralentissement de l'urbanisation, la création de « biorégions » et la réhabilitation de la France « périphérique », en mettant les habitants au cœur du changement [NDE].

Des lieux sont à construire avec les enfants, créant l'opportunité de solutions durables, de recourir à des matériaux existants et/ou recyclables, et de réfléchir à leur accessibilité non discriminante. Nous ne sommes pas dans le domaine de l'intangible mais bien dans celui de démarches palpables répondant aux urgences du présent.

Une « Ville des enfants » ne peut qu'être le fruit d'un laboratoire vivant où l'aménagement urbain et la conscience d'appartenir à une société sont co-construits au quotidien par le biais d'un renforcement de la démocratie locale et de la participation citoyenne.

Le projet « Villes des enfants » lancé par Francesco Tonucci s'inscrit dans une mouvance globale et fédératrice revendiquant l'emprise de chacun sur son environnement. Les initiatives allant dans ce sens, parmi lesquelles celle des ArchiMinots, témoignent d'une appropriation du changement comme condition de l'existence, du renforcement de la perméabilité entre le monde des enfants et celui des adultes, tous considérés comme citoyens responsables dans la construction du présent comme de l'avenir. Elles révèlent aussi combien il est complexe et difficile de faire avancer les modèles de développement basés sur l'émancipation et la créativité des individus.

*Eppur si muove*⁵... Pour autant, les difficultés annoncées ne sont pas des obstacles insurmontables, comme le prouve l'existence du réseau international des villes des enfants⁶, inspiré par le travail de Tonucci. Plus d'une centaine de villes et institutions de recherche se sont mises en relation et partagent leurs expériences autour de cette ambition de construire une ville pour tous. Le dynamisme et l'implantation de ces expérimentations, hétéroclites à ce stade, renforcent ma conviction sur la possibilité de changer la donne. Si, jusqu'à présent, aucune ville française n'a atteint un niveau de maturité et d'engagement suffisant pour intégrer ce réseau, les cas de l'Espagne, de l'Italie ou de l'Amérique latine montrent qu'il est possible de faire émerger des projets solides et de s'organiser en réseau.

La solution d'une transposition d'expériences locales existe, mais elle n'empêche en rien d'explorer de nouveaux chemins. C'est d'ailleurs la condition de base d'une « Ville des enfants » : considérer la vaste étendue des possibles et les concrétiser avec son propre laboratoire urbain.

L'apport essentiel de ce livre à ma propre démarche et le constat de l'absence d'une vraie masse critique en France, qui serait prête à ouvrir un débat consistant, m'ont encouragé à proposer l'édition de ce texte en français. Tonucci, toujours généreux quand il s'agit de partager ses idées, n'a pas hésité une seconde à me confier ce rôle d'assistant improvisé pour l'édition française de *La Città dei bambini*, alors même que je n'avais jamais publié et qu'il me connaissait à peine...

Ce travail abouti, j'espère que ces mots s'avéreront aussi éclairants et stimulants pour vous qu'ils l'ont été pour moi.

V. L.

⁵ « Et pourtant elle tourne... » [Galilée, 1633].

⁶ Voir en ligne www.lacittadeibambini.org.

Table

<i>Préface par Thierry Paquot</i>	
Les enfants d'abord !	5
Préface à l'édition italienne par Norberto Bobbio	19
La ville des enfants	23
<i>Présentation</i>	
Un premier bilan vingt-cinq ans après	25
Préambule	37
<i>Première partie :</i>	
Le projet	39
<i>Chapitre 1</i>	
Analyse d'un mal-être	41
<i>Chapitre 2</i>	
Alors que faire ?	51
<i>Chapitre 3</i>	
Pourquoi précisément l'enfant ?	55
<i>Deuxième partie :</i>	
Les propositions	67
<i>Chapitre 1</i>	
Un Laboratoire « La ville des enfants »	69
<i>Chapitre 2</i>	
Faire en sorte que les enfants puissent sortir seuls de chez eux	77
<i>Chapitre 3</i>	
Une ville adaptée aux enfants	99
<i>Chapitre 4</i>	
Repenser la ville	125

Troisième partie :

Les expériences

129

Les fiches

131

Annexes

193

**Articles de la Convention internationale
des droits de l'enfant**

195

Lettre ouverte aux habitants de Fano

197

Lewis Mumford

« Toutes places prévues de la naissance à la mort »

199

Postface par Vittorio Leone

Mieux qu'un guide, une invitation au changement

215